

Colloque Paysages inhumains

Chambéry, 17-18 octobre 2019

Résumés et bio-bibliographies

Maryvonne Arnaud, « Paysages amputés »

Maryvonne Arnaud a fait des études de photographie à Toulouse et Genève. Elle fonde en 1985 à Grenoble avec Philippe Mouillon la structure artistique Laboratoire sculpture urbaine. Elle conçoit essentiellement des œuvres d'échelle urbaine qui prennent leur source dans les singularités du site d'installation. Ces œuvres conjuguent les sensibilités identitaires locales, lentement accumulées, et notre réalité contemporaine faite de migrations de population et de transferts accélérés d'informations d'un point à l'autre du globe. Elles sont inscrites ensuite dans l'espace de la rue où elles bouleversent l'expérience quotidienne des habitants. Maryvonne Arnaud est aussi attentive aux mutations aiguës des villes contemporaines, dont elle recherche inlassablement les formes nouvelles d'organisation et d'usage. Elle s'attache notamment aux bricolages de survie des populations des mégapoles, ces astuces de chasseurs, ces trouvailles jubilatoires, poétiques et guerrières qui retenaient déjà l'attention de Michel de Certeau. Ces usages de la ville semblent correspondre aux lignes d'erre dont parle Fernand Deligny. Dans la très grande précarité, les habitants tracent des trajectoires indéterminées, apparemment insensées parce qu'elles ne semblent pas cohérentes avec l'espace bâti, écrit et préfabriqué où elles se déplacent. Maryvonne Arnaud est intervenue ces vingt dernières années dans les grandes villes du monde, de São Paulo à Alger, Johannesburg, Vancouver, Abidjan, ou Le Caire mais aussi dans des contextes urbains particulièrement ébranlés durant le vingtième siècle, comme le sont Sarajevo, Tchernobyl ou Grozny

(<https://www.lelaboratoire.net/tag/maryvonne-arnaud/page/3/>;

<https://www.lelaboratoire.net/tag/maryvonne-arnaud/page/4/>).

Depuis 2016, elle travaille sur les migrations et les camps de réfugiés devenus camps de rétention (voir le projet « Mauvais temps », <https://www.lelaboratoire.net/mauvais-temps/>)

Elle travaille en parallèle sur le projet « Paysage>paysages » depuis son origine (<https://www.lelaboratoire.net/category/paysagepaysages-fr/>)

Depuis plusieurs années j'interroge des lieux, des espaces que je n'ai jamais regardés et pensés comme « paysages ». Ce qui m'a toujours conduite dans ces lieux, c'est l'humain, ce qui se jouait ici de notre humanité. Ces lieux produisent-ils des paysages inhumains ou surhumains ?

Cette quête m'a conduite dans des lieux, des espaces nommés parfois théâtre de guerre, parfois zones de conflit, parfois bidonvilles ou camps de réfugiés ou zones de non-droit. Ainsi, en Croatie au début de la guerre dans les Balkans, à Sarajevo pendant la guerre, à Tchernobyl peu d'années après la catastrophe, à Alger pendant les années de plomb, à la frontière entre Israël et la Palestine, à Johannesburg dans des township, au Caire pendant le printemps Arabe, à Grozny pendant la guerre, dans les îles grecques de Lesbos et Chios en 2016 et 2017 quand des milliers de « migrants » fuyaient la guerre ou d'autres injustices.

Une fois nommés par la presse, ces lieux bouleversés, chahutés, meurtris, défigurés, malmenés, blessés, négligés arrivent au travers d'images, de voix par vagues dans nos cuisines, nos salons, nos bureaux, nos voitures, atteignant de façons impensées nos esprits, nos cœurs, nos corps, modifiant pour quelques heures, jours, années, nos vies ou glissant sur elles sans traces apparentes. Des images stockées très loin en nous, pesant de façon insidieuse sur nos comportements.

Ce qui m'a poussée dans ces lieux a toujours été la nécessité d'aller voir de près en espérant comprendre, comprendre ce qui se jouait là de notre humanité. Si j'ai pensé au paysage, c'est surtout en pensant aux enfants nés et vivant dans ces lieux pour qui « ce décor » est la norme et sans aucun doute un paysage. Ces paysages leurs manqueront-ils le restant de leur vie et chercheront-ils toujours à en retrouver les odeurs, les sons, les lumières ? La désolation et la puissance visuelle de ces lieux les habiteront-ils le restant de leur vie ? Comment représenter ces lieux est la question sous-jacente et permanente de mon travail.

Stéphanie BAFFICO (professeure agrégée de géographie au lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Docteure en géographie de l'Université de Perpignan Via Domitia, UMR ART-DEV 5281, Urbanisme et aménagement du territoire) « **Le ghetto de West Baltimore: accommodements avec l'inhumain** »

Professeur en CPGE HK/K BL au lycée Ambroise Brugière à Clermont-Ferrand. Agrégée de géographie. Docteur en géographie de l'Université de Perpignan Via Domitia (UMR ART-DEV 5281, Urbanisme et aménagement du territoire). Mes travaux de recherche portent sur les politiques urbaines et métropolitaines aux États-Unis, plus particulièrement sur les Green Politicset l'aménagement urbain durable à Baltimore. Domaines de recherche: Géographie urbaine, géographie sociale et culturelle des États-Unis.

En tant que figure archétypale de la ville-ghetto, Baltimore (Maryland) présente des paysages urbains que l'on peut qualifier d'inhumains. Façonnée par les infrastructures industrielles, la ville connaît dès les années 1970 le cataclysme de la dépression économique, ravivée après 2008 par la crise des subprimes. West Baltimore devient alors un espace de relégation pour les populations afro-américaines.

Nous nous intéressons dans cette étude à ce ghetto, qualifié par Marcuse (1997) d'«hyperghetto» et peuplé d'une «urban underclass» (Wilson, 1987).

Il s'agira dans un premier temps de s'intéresser à la trajectoire du ghetto tout au long du XXème siècle, afin de montrer comment la politique de ségrégation mise en place par la municipalité, sous-tendue par les aléas de la conjoncture économique, a contribué à la dégradation et la déliquescence de ces quartiers autrefois prospères en les transformant en territoires urbains inhumains, dont les caractéristiques paysagères ont été stigmatisées par la série américaine «The Wire». L'œil de la caméra révèle des paysages de ruines, de maisons abandonnées, de friches industrielles, de violences et de trafics, véritable zone de non-droit où les habitants sont ostracisés par le reste de la métropole (Loïc Wacquant, 2007). Une cicatrice profonde constituée par une autoroute inachevée au nom évocateur (la «Highway to Nowhere») sert de frontière entre la ville «civilisée» et la ville «oubliée».

Nous voulons interroger le lien d'appartenance rompu entre la ville et le ghetto et le transposer aux rapports des habitants du ghetto à leur quartier. Quelle vision ont-ils de cette «jungle urbaine» parmi les plus violentes aux États-Unis et gravement secouée par les émeutes raciales de 1968 et de 2015? De paysages urbains qualifiés dans les médias de «Zombie land» à la revendication du «Hood» comme sentiment de fierté par les habitants eux-mêmes, nous analyserons les regards croisés entre les communautés blanches et noires de la ville, et entre le ghetto de West Baltimore et l'Amérique.

Cependant, ces paysages urbains «toxiques» car pollués par l'industrie (il existe d'ailleurs un Baltimore toxic tour) et «meurtris», victimes des modes de représentation effrayants par les médias, ne sont pas statiques. C'est ce que nous souhaitons montrer dans un deuxième temps en analysant les forces internes et externes à l'œuvre pour réconcilier le ghetto avec lui-même. Dans une dynamique de type «grassroots», des associations de quartier travaillent à la réappropriation du ghetto par ses habitants et à l'émergence d'une «capacity-building» communautaire. La gestion de jardins communautaires, l'embellissement paysager des quartiers relèvent d'une démarche éco-citoyenne qui place au cœur de ses préoccupations la notion de justice environnementale (Bullard, 2005). C'est le combat du végétal contre la pierre, et celui d'une communauté afro-américaine qui dénonce les injustices socio-spatiales (Soja, 2009) et environnementales comme autant d'expressions plus que jamais réelles de la ségrégation. Le «neighborhood», surtout dans le ghetto, est un territoire et un paysage dont on doit prendre soin (Baffico, 2017).

- Alkon A. H., Agyeman J., 2011, *Cultivating food justice, race, class and sustainability*, MIT Press Book.
- Baffico S., 2017, *Green Politics et aménagement urbain durable à Baltimore. La racialisation du développement durable au cœur du traitement des ghettos*. Thèse de Doctorat.
- Berque A., 1990, *Médiance. De milieux en paysages*, Paris, éd. Belin/Reclus.

- Boutefeu E., avril 2007, «La nature en ville: des enjeux paysagers et sociétaux », *Géoconfluences*.
URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/transv/paysage/PaysageViv.htm>
- Bullard R., 2005, *The Quest for Environmental Justice. Human Rights and the Politics of Pollution*, San Francisco, Sierra Club Books.
- Guillard S., 2016, « Le rap, miroir déformant des relations raciales dans les villes des États-Unis », *Géoconfluences*,

<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/etats-unis-espaces-de-la-puissance-espaces-en-crisis/corpus-documentaire/le-rap-miroir-deformant-des-relations-raciales-dans-les-villes-des-etats-unis>

- Harvey D., 2014, *Villes rebelles. Du droit à la ville à la révolution urbaine*, Paris, Buchet Chastel.
- Hayward T., 2006, “Ecological citizenship: Justice, rights and the virtue of resourcefulness”, *Environmental Politics*, vol. 15, n° 3, pp 435-446.
- Lefebvre H., 1968, *Le droit à la ville : espace et politique*, Paris, Anthropos.
- Levine M. V., 2000, “A third-world city in the first world: social exclusion, racial inequality and sustainable development in Baltimore”, in M. Polèse, R. Stren (eds), *The social sustainability of cities. Diversity and the management of change*, Toronto, University of Toronto Press, pp 123-154.
- Macias T., 2008, “Working toward a just, equitable and local food system : the social impact of community-based agriculture”, *Social Science Quarterly*, vol. 89, n°5, pp 1086-1101.
- Marcuse P., 1997, “The ghetto of exclusion and the fortified enclave, *American Behavioral Scientist*, vol. 41, n°3, pp 367-388.
- Paquot T., 1999, « Le paysage urbain, l'écoumène de la modernité », dans Younès Ch. (sous la dir. de), *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, pp 154-174.

- Roy O., 2007, « Du ghetto à l'hyperghetto. Origines et persistance du ghetto noir dans l'espace urbain aux États-Unis », *Aspects sociologiques*, 14, n°1, pp 9-31.
- Soja E., 2009, « La ville et la justice spatiale », *JSSJ (Justice Spatiale, Spatial Justice)*, n°1.
- Talen E., 2011, "Sprawl retrofit: sustainable urban form in unsustainable places", *Environment and Planning B*, 38, n°6, pp 952-978.
- Wacquant L., 2007, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État. Une sociologie comparée de la marginalité sociale*, Paris, La Découverte.
- Wacquant L., 2011, « Désolation urbaine et dénigrement symbolique dans l'hyperghetto », *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, vol. 2, n°12, pp 13-25.
- Wilson W. J., 1987, *The Truly Disadvantaged: The inner city, the underclass, and public policy*, Chicago, University of Chicago Press.

Rémi BAUDOÏ (Pr. Urbanisme, Université de Genève) et **Manel KABOUCHE** (Architecte, Urbaniste, responsable du pôle maîtrise d'ouvrage immobilière Région Centre à Poste-Immo Foncière du groupe La Poste), « **Les Centres de Rétention Administrative : des paysages inhumains contemporains du déni de citoyenneté** »

Rémi Baudouï est professeur à l'Université de Genève. Docteur en science politique de l'IEP Paris et Docteur en urbanisme de l'Institut d'Urbanisme de Paris, il enseigne les questions d'urbanisme durable, les politiques publiques de l'écologie et les risques environnementaux dans le master développement territorial de l'Université de Genève. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur l'histoire des villes, l'histoire des théories de l'urbanisme et les questions de risques urbains et les enjeux éthiques et environnementaux. Manel Kabouche est docteur de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Grenoble. Architecte, urbaniste, elle est responsable du pôle maîtrise d'ouvrage immobilière Région centre à Poste Immo-Foncière du groupe La Poste.

L'histoire de l'aménagement de la ville s'est naturellement centrée sur les bienfaits apportés aux habitants par la mise en œuvre d'un urbanisme de progrès universaliste interrogeant la qualité des espaces publics et privés par les conditions offertes à chacun en matière d'échanges, d'intégration économique, sociale et culturelle. A partir des années soixante, sous l'impulsion notamment des travaux de Michel Foucault (Foucault, 1961; 1975) et de ses élèves (Murard et Zylbermann, 1976), la recherche a interrogé la discipline de l'urbanisme dans le déploiement de dispositifs de la production du contrôle des individus dans l'espace et du territoire en vue du maintien de la paix sociale. Dans la poursuite de nos recherches menées sur les cités-jardins (Baudouï, 1996), nous avons travaillé dans la continuité de l'anthropologie de la raison sur la colonisation (Rabinow, 1975), sur l'urbanisme de ségrégation séparant dans le Protectorat marocain, indigènes et colons (Baudouï, 2001) ou encore du réaménagement de l'opération inachevée de Drancy-la-Muette pour y séquestrer les juifs en attente de leur déportation vers les camps de la mort (Baudouï, 1992). Ainsi fut-il possible de mieux caractériser les modalités de production d'un urbanisme de la ségrégation sociale et politique (Baudouï, 1996).

L'accélération de l'urbanisation après la seconde guerre mondiale, l'arrêt de la croissance économique, la sécession des plus pauvres en périphéries, le déploiement des grands flux migratoires ont eu raison de l'urbanisme de plan redistribuant la valeur produite collectivement. Le nouvel urbanisme est celui de la compétitivité, de la dualité des territoires intégrés inclusifs et des seconds relégués et exclusifs. De nouveaux murs apparaissent dans les villes (Baudouï et Kabouche, 2018). La "non citoyenneté passive" par opposition à la "citoyenneté active" (Rancière, 2016), engage la puissance publique dans une politique de gestion de retrait des individus dont la présence sur le sol national, pour ne pas être justifiée, légitime leur expulsion. La constitution progressive des Centres de Rétention Administrative (CRA) témoigne de la mise en œuvre d'une politique d'exclusion de la ville et du territoire (Baudouï et Kabouche, 2017).

La construction des CRA a procédé d'une logique de l'effacement dans l'espace des signes et symboles de leur fonction coercitive en matière de libre circulation des personnes. Leur édification dans les zones aéroportuaires permet à la fois d'appliquer les principes de la distanciation spatiale, garantit la discrétion recherchée et facilite également l'optimisation de leur fonctionnement pour les expulsions par avion. Dans certains cas, les appels d'offre des concours organisés par le maître d'ouvrage le ministère de l'Intérieur, ont exigé des architectes la banalisation de leur projet afin de produire une architecture furtive décrite comme une architecture du camouflage reproduisant les formes, morphologies et données de la nature pour se fondre dans son environnement immédiat. L'enfouissement et/ou la disparition visuelle des bâtiments relève du souci pour les acteurs d'effacer ce qui pourrait conduire, par une prise de conscience citoyenne, à la protestation voire aux violences et dégradations.

Il nous fut par le passé possible de rejoindre Marc Augé dans ses analyses et décrire les CRA comme condensé de sa théorie de l'existence de "non-lieu" (Augé, 1992) ; soient des espaces de « polarités fuyantes », qui renvoient l'utilisateur à sa mise à l'écart du monde par une mobilité qui ne possède plus aucun caractère identitaire, relationnel et historique propre à l'appartenance des individus à une communauté sociale et politique. Il nous semble nécessaire aujourd'hui d'aller plus loin pour démontrer que la volonté d'enfouissement de ces projets ne pourrait s'interpréter comme un retour à un ordinaire de la ville banale. L'effacement recherché ne saurait construire une page blanche, échappant à toute narration extérieure et à tout récit de sa construction, de ses stigmates et de ses paradoxes. Non seulement la production des CRA ne procède en aucune manière d'une "esthétique de la disparition"(Virilio, 1989), mais au contraire semble pleinement relever de la production d'une architecture de la contrainte par l'impossibilité même de résoudre les contradictions entre formes et fonctions, entre liberté de se déplacer et rétention, entre sécurisation et autonomie individuelle. L'empreinte bien réelle des CRA dans leur paysage environnant procède du surgissement continu de ces contradictions qui font

d'eux un objet visible au-delà même de leur invisibilité immédiate. Tel est le cas de l'emploi conséquent du barbelé qui bien que producteur d'une grande violence symbolique relève d'une grande austérité et simplicité (Razac, 2009). Au concept de « polarités fuyantes » de Marc Auger ou d'esthétique de la disparition de Paul Virilio, peut être substituée une lecture formelle et plastique des CRA selon des critères de l'inhumanité : distanciation, réclusion, forclusion, relégation, indéfinition, déni de mobilité et de citoyenneté.....

L'objet de cette contribution est de nous interroger sur le rapport absence-présence des CRA dans leur environnement immédiat. De quelles manières prennent-ils place physiquement dans l'espace urbain ? Quelles sont les limites imparties à leur effacement ? Quels sont les stigmates de leur identification fonctionnelle ? Procèdent-ils de la constitution d'un paysage inhumain ou sont-ils les vecteurs d'une inhumanité paysagère qui existerait par ailleurs compte-tenu des lieux spécifiques de leur implantation ? L'inhumanité du CRA vient-elle se confondre avec le paysage inhumain de leur implantation ?

- AUGE, (M.), *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 155 p.
- BAUDOUÏ (R.), "La cité de la Muette à Drancy, 1933-1945", in *Banlieue rouge 1920-1960. Années Thorez, années Gabin: archétype du populaire, banc d'essai des modernités*, Paris, Editions Autrement, octobre 1992, p. 207-219.
- BAUDOUÏ (R.), "[La cité-jardin française. Entre mythe et réalités.](#) " In: *Cités, cités-jardins : une histoire européenne*, Toulouse : Editions maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1996.
- BAUDOUÏ (R.), "[La discipline de l'urbanisme et la ségrégation sociale](#)", In: Fourcault, A. (Ed.). *La ville divisée. Les ségrégations urbaines en question, France XVIII-XXème siècles*. Grânes : CREAPHIS, 1996. p. 163-172.

- BAUDOUÏ (R.), -"Les acquis de l'expérience coloniale française au Maroc, 1912-1925", In (sous la direction de Vincent Berdoulay et Paul Claval) *Aux débuts de l'urbanisme français*, Paris, L'Harmattan, juin 2001, p. 151-160.
- BAUDOUÏ (R.) et KABOUCHE (M.), "Les centres de rétention administrative : la programmation ordinaire de l'indignité". *Urbanités*, 20 janvier 2017.
- BAUDOUÏ (R.) et KABOUCHE (M.), "[Les nouveaux murs sécuritaires de la ville post-fordienne](#)", *Rustica*, 2018, vol. 10.
- FOUCAULT (M.), *Folie et Déraison. Histoire de la folie à l'âge Classique*, Paris, Plon, 1961, 672 p.
- FOUCAULT (M.), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- MURARD (L.) et ZYLBERMAN (P.), *Le petit travailleur infatigable. Villes-usines, habitat et intimités au XIXème siècle*, Recherches, 1976, 300 p.
- RABINOW (P.), *Symbolic Domination: Cultural Form and Historical Change in Morocco*, University of Chicago Press, 1975.
- RANCIERE (J.), "Réflexions obliques", In sous la direction de Marc Derycke, *Citoyenneté de non citoyens*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2016, 444 p.
- RAZAC (O.), *Histoire politique du barbelé*, Paris, Champs, 2009, 240 p.
- VIRILIO (P.), *Esthétique de la disparition*, Paris, Galilée, 1989, 136 p.

Aurore CAIGNET (ATER: Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche Civilisation britannique, Université Rennes II) **"Deindustrialised Urban Landscapes in the North of England: Exploring and Representing Remnants of the Industrial Past in Manchester"**

Aurore Caignet est agrégée d'anglais, docteure en civilisation britannique et attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université Rennes 2. Sa thèse de doctorat intitulée « Représenter, réinterpréter et réimaginer le patrimoine industriel : la promotion du renouveau de la ville postindustrielle du Nord de l'Angleterre (1970-2010) » a été co-dirigée par Renée Dickason (Rennes 2) et Tim Edensor (Manchester Metropolitan University).

This paper explores the photographic representation of urban landscapes located in the North of England which still bear many traces of a by-gone industrial era in spite of the continuous demolition of old mills and factories that were not considered for reuse. According to industrial archaeologist Sir Neil Cossons, “[w]hat had been the first industrial nation in the eighteenth century and ‘workshop of the world’ in the nineteenth was by the end of the twentieth [...] a place in which industry played a diminishing part in building the wealth of the nation”, hence the presence, on the outskirts of a former industrial city like Manchester, of derelict industrial buildings and infrastructures (Michael Stratton, Barrie Trinder, *Twentieth Century Industrial Archaeology*, London: E & FN Spon, 2000, preface, p. vii). These industrial ruins can be considered as “anti-heritage” for they are contested, neglected and blatantly ephemeral places, regardless of the fact that they may be considered as repositories of memory (Tim Edensor, *Industrial Ruins: Spaces, Aesthetics and Materiality*, 2005, p. 18). In some cases, as they have come to epitomise industrial decline and the forcefully present absence of workers, industrial remains have provided a source of inspiration for artists, notably photographers, even though they might be seen as mere eyesores, especially by those wishing to redevelop brownfield sites. Some photographers have also played a role in the emergence of urban exploration in disused and marginal spaces where human-made structures are slowly undone by natural forces and the passage of time, and are, at times, destroyed by acts of vandalism. Their photographic documentation suggests a greater appreciation of industrial relics and what they represent, as well as a desire to highlight their aesthetic value, thereby following in the footsteps of German photographers Hilla and Bernd Becher. However, representations of post-industrial landscapes found in urban environments tend to over-aestheticise and romanticise tangible traces of the industrial past.

One may thus wonder whether such aestheticised, nostalgia-saturated recordings of deindustrialised urban landscapes about to vanish from view can be a vehicle for fostering a greater awareness of a heritage on the sidelines. This study discusses issues regarding the dramatic changes brought about by deindustrialisation in Manchester and examines the liminal character and indeterminacy of former industrial areas. It also ponders on the role of industrial ruins in post-industrial landscapes by looking at their photographic representation, in order to question the latter's influence on safeguarding memory and constructing heritage.

Nathalie COCHOY (Pr. Cultures Anglo-saxonnes, Université Toulouse - Jean Jaurès)
**« Passés sous silence - les paysages blessés
d'Ernest Hemingway dans *In Our Time* »**

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint Cloud, Nathalie Cochoy, est professeur de littérature américaine à l'Université Toulouse-Jean-Jaurès. Ses travaux de recherche sont consacrés à l'écriture de l'espace (la ville, la nature) dans la fiction américaine. Elle est l'auteur de Ralph Ellison. La musique de l'invisible (Belin, 1998) et de Passante à New York (PUB, 2010), ainsi que d'articles sur la littérature américaine (Wharton, Fitzgerald, Hemingway, Steinbeck, Salinger, Auster, DeLillo, Millhauser, Bass, Dillard, O'Brien...). Elle est directrice de l'unité de recherche Cultures Anglo-Saxonnes (EA 801) et responsable du séminaire « Poétiques ». Elle a été rédactrice en chef de la revue Transatlantica (littérature et arts) de 2009 à 2015.

Dans l'œuvre d'Ernest Hemingway, et plus particulièrement dans son recueil de jeunesse, *In Our Time*, les paysages mutilés, ou singulièrement uniformes et monotones, donnent moins à voir les traces d'une défiguration, d'une déshumanisation liée à l'expérience de la guerre, qu'ils ne donnent à ressentir le mutisme désespéré ou indifférent qui les recouvre. Passées sous silence, les blessures de la guerre s'esquissent néanmoins, comme après-coup, dans les détails qui s'immiscent au sein des descriptions, au terme d'un lent travail d'harmonisation

des mots, des sons, et des mouvements de la syntaxe aux modulations d'une terre désormais inconnue. Prônant le "faire" au "dire," Hemingway invente une "syntaxe de la sensation" qui, au rythme d'une marche, d'une gestuelle, d'un rite corporel, donne à éprouver les "coexistences sensibles" (Rancière) qui façonnent les paysages naturels ou architecturés. Les émotions ainsi révélées à travers les détails les plus anodins manifestent une souffrance enfouie, la "présence d'une absence" (Barthes), mais aussi les indices d'un retour à la vie, d'une réconciliation avec le monde.

Cette communication sera consacrée aux nouvelles rassemblées dans *In Our Time*, mais nous nous référerons aussi aux romans (*The Sun Also Rises*, *A Farewell to Arms* en particulier) et aux essais de l'auteur (*Death in the Afternoon*).

- Barthes, Roland. *Journal de Deuil*. Paris : Seuil, 2012.
- Collot, Michel. *La Matière-émotion*. Paris : PUF, 1997.
- Didi-Huberman, Georges. *Le Danseur des Solitudes*. Paris : Minuit, 2006.
- Rancière, Jacques. *Le Fil perdu*. Paris : La Fabrique, 2014.
- Wat, Pierre. *Pérégrinations. Paysages entre nature et histoire*. Paris : Hazan, 2017.

Odile DE BRUYN (consultante en histoire de l'environnement, Bruxelles) « ***La patrimonialisation des sites nucléaires : un non-sens ?*** »

Docteure en histoire ancienne, Odile De Bruyn a enseigné l'histoire des institutions romaines à l'UCLouvain, en tant que professeur invité (1998-2003). Parallèlement, elle s'est spécialisée dans l'histoire des jardins sur la longue durée. Boursière de l'Institut historique belge de Rome, elle a pu mener des recherches sur les réminiscences antiques au sein des jardins européens à partir de la Renaissance (1997-2001). Elle exerce aujourd'hui une activité de consultante dans le domaine de la conservation et de la restauration des parcs et jardins historiques, principalement à Bruxelles. Elle collabore à ce titre avec différents bureaux d'architectes paysagistes et diverses institutions publiques en charge de la préservation des espaces verts.

Un processus de réinsertion dans le tissu paysager des sites nucléaires, ou tout au moins de parties de ceux-ci (installations démantelées, sites de stockage des déchets), est-il envisageable ? Ces lieux seront-ils un jour inscrits sur la liste de nos paysages patrimoniaux et feront-ils l'objet d'activités touristiques, au même titre que certains anciens charbonnages ? Peut-on « ré-humaniser » des lieux potentiellement toxiques, suscitant le plus souvent des sentiments de crainte et d'aversion ? La patrimonialisation progressive d'un site est le fruit de son « artialisation » qui, selon le philosophe Alain Roger, peut s'opérer de deux façons : in situ, soit par une intervention directe sur le morceau de territoire concerné, ou in visu, c'est-à-dire au moyen d'une transformation indirecte de celui-ci, par la médiation du regard. Plusieurs artistes engagés dans la cause environnementale ont pris l'initiative d'« artialiser » des sites nucléaires, non pas tant à des fins d'esthétisation – celle-ci risquant de provoquer un camouflage de leur dangerosité –, que pour éveiller, au sein de la population, une conscience et une mémoire paysagères de notre culture nucléaire et des risques découlant, pour les générations futures, de l'enfouissement des déchets radioactifs. Parmi ces artistes figure le réalisateur Derek Jarman qui, atteint du virus du sida, consacra une partie de son temps, dans les dernières années de sa vie, à l'aménagement du petit jardin de son « Prospect Cottage », situé à Dungeness, sur la côte du Kent, dans un paysage quasi désertique avec, en toile de fond, une centrale nucléaire ; ou encore le collectif d'artistes « La conscience du paysage.be », mis sur pied à l'initiative de la plasticienne belge Cécile Massart, qui mène, depuis plus de vingt ans, des recherches sur la transmission de la mémoire des « cimetières » nucléaires. L'analyse des œuvres de ces différents artistes et du message qu'elles véhiculent constituera le premier volet de cette contribution. Ensuite, nous aborderons la problématique de la réception de ces œuvres par le public, à la fois les riverains des centrales et les acteurs du secteur nucléaire (sociétés productrices d'électricité, organismes publics pour la gestion des déchets radioactifs, politiciens, etc.) : quelles sont les réactions à l'intrusion de l'artiste dans un domaine

monopolisé par les experts ? Nous tenterons par là de répondre à la question suivante : une transformation durable du regard porté sur les sites nucléaires – préalable indispensable à leur patrimonialisation – peut-elle s’opérer par le moyen de l’art ?

Fedra DEKEYSER (Doctorante Land Water and the Visual Arts research group, Plymouth University, UK) *“Unearth: Visual Strategies to Reveal and Regenerate Hidden Histories”*

Fedra Dekeyser lives and works in Brussels, Belgium. She received a Masters Degree in Fine Arts Photography with honours from the LUCA Higher Institute for Art and Design in Brussels. As a PhD student, Fedra is part of the Land/Water and the Visual Arts research group of Plymouth University since 2015. This research group questions imagery and practices relating to land, landscape and place.

My research focuses on one remote Belgian region: The East Cantons, landlocked between Germany, Luxembourg and the Netherlands. For centuries territorial boundaries have been drawn and redrawn upon this stretch of land, dividing and redividing these grounds that are marked by a tumultuous past. Saturated with history on its soil, each shift left an impact on the land and affected how history has been written and rewritten. By peeling of layers of memory, history and attributed meaning, the appearance of the land is being excavated. I reflect on how histories are visually shaped in our personal and collective memory. My images reveal something about the ways in which we remember, forget, construct and reconstruct a past. I investigate how photography can act as a constructor of memory, while being as deceitful and malleable as history itself.

Historical residue is left upon the land. History-telling through the land is limited. Most traces are invisible to the eye, hidden deep underneath the soil, or merely detectable. Visual evidence just disappears, accidentally corrodes through time, or gets consciously erased. Either way, historical associations intentionally or unintentionally left out the field of vision

enable forgetfulness. Visual evidence is extremely limited and is mainly determined by what is missing.

My research provokes reflection on the conjecturable nature of recounting history. I interact with history as a dynamic timeless space, not as something locked into the past. I question hidden stories and investigate the mechanisms influencing our sense of history through exploring a territory of history-telling based on the overlooked, built out of gaps and marked by blind spots. I aim to visually engage with difficulties of representing a past. As an artist I test and reflect on methods which can allude to the unseen, and represent the incapacity of showing something meaningful. The land, by its very nature, is a dynamic space in which change is inherently present and transmitted. Photography is defined by its contested position as a carrier of meaning. I employ the unstable appearance of the land as a metaphorical space in order to challenge mechanisms of perception, and to provoke reflection on concepts of remembering and forgetting. I aim to combine notions of history, photography and a sense of place into a visual language in an attempt to cause reflection upon the dynamics, the deficiencies and connections between these concepts.

Marie FORGET (MCF Géographie, Université Savoie Mont Blanc) « *Les paysages de l'extraction dans le Cône Sud : entre esthétisme et sidération* »

Marie Forget, agrégée de Géographie, Docteure en Géographie, Urbanisme et Aménagement de l'Université Lyon 2 et Maître de Conférences en Géographie à l'Université de Savoie depuis 2012. Elle fait partie de du laboratoire EDYTEM. Ses recherches s'inscrivent principalement dans l'axe « Ressources et Patrimoines ». Elles portent sur l'exploitation et la préservation des ressources, notamment dans les domaines de l'eau et de

l'énergie. Elle analyse et étudie les dynamiques territoriales des échelles locales à planétaires.

Cette contribution propose d'analyser des paysages d'extraction à grande échelle. Largement usité et étudié par le courant de l'écologie politique dans sa branche latino-américaine (Acosta, 2009), le terme d'« extractivisme » s'incarne dans les paysages qu'il contribue à construire. Nous posons l'hypothèse que les rapports de pouvoirs inégaux et asymétriques s'inscrivent dans les paysages de l'extractivisme. Afin d'appréhender les dynamiques territoriales et sociales visibles dans ces paysages, notre étude se centrera autour de deux types d'extraction, créant des paysages toxiques et/ou déshumanisés et/ou déshumanisants. Nous aborderons ainsi les paysages de l'énergie à la fois fossile et renouvelable ainsi que les paysages miniers dans les territoires andins du Cône Sud (Argentine, Chili). Ces paysages, modifiant très profondément les paysages originels, sont paradoxaux.

D'abord, ils ne concernent en réalité que de toutes petites emprises au sol au regard de l'immensité des espaces qui les entourent mais frappent de sidération lorsqu'ils sont considérés à l'échelle humaine. Ensuite ils sont à la fois des paysages de désolation pour ce qu'ils impliquent en termes d'impacts sociaux et environnementaux mais également de fascination en ce qu'ils interpellent la capacité humaine de mettre en œuvre des installations aussi pharaoniques. Ils sont également attractifs par leur démesure et leur esthétisme. En effet certaines mines, comme Chuquicamata considérée comme la plus grande mine de cuivre à ciel ouvert du monde, ont mis en place une politique de porte ouverte qui se transforme en visite touristique dénuée de sa valeur initiale comme un « haut-lieu » de l'identité du territoire. La dimension esthétique se lit quant à elle dans les exploitations de lithium, créant des paysages toxiques en concentrant les sels contenus dans les « salars » dans des piscines aux couleurs allant du vert azur au bleu turquoise, contrastant parfaitement avec les teintes orangées du désert d'Atacama. De manière identique la

répétition à l'infini de mâts d'éoliennes ou de panneaux solaires a une dimension esthétique dans la géométrie et la profondeur de champ qu'elles apportent au paysage désertique. Enfin ils sont également considérés comme des « espaces de sacrifices » indispensables à l'intérêt commun à l'échelle d'un pays, mais également à l'échelle mondiale, fournissant les matières premières nécessaires à la mise en place de transitions considérées comme vertueuses.

Il s'agit là du dernier point que souhaite aborder cette communication : les liens entre les paysages « inhumains » et les paysages considérés comme vertueux mais localisés sur d'autres continents. En effet , l'extraction de lithium permet l'extension de la mobilité électrique qui donne naissance à des paysages considérés comme plus « naturels ». Les paysages inhumains contribuent ainsi à une logique mondialisée qui inscrit un rapport de pouvoir inégal entre les différentes parties du monde.

Lucie GOUJARD (MCF Histoire de l'art contemporain/histoire de la photographie Université Grenoble Alpes) « *L'inquiétude du paysage. Les figurations contemporaines* »

Lucie GOUJARD est MCF en histoire de l'art contemporain / histoire de la photographie à l'Université Grenoble Alpes (UGA), rattachée au LARHRA-UMR CNRS 5190 (Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes), et commissaire d'exposition. Auteur d'une thèse consacrée à la naissance de l'édition photographique française, soutenue en 2005, elle avait auparavant contribué à fonder la recherche (1999) et l'enseignement (2003) en histoire de la photographie au sein du département d'histoire de l'art de l'Université de Lille 3, où elle a aussi enseigné. Ses recherches portent entre autres sur l'art de l'héliogravure, la contribution de la photographie aux univers de représentation et à la production des savoirs. Elle a notamment été directrice du projet de triple exposition Voyages pittoresques. Normandie XIXe-XXe siècles réunissant pour la première fois de leur histoire les Musées de Caen, Rouen et Le Havre (2006-2009) et de son catalogue (Milan, Silvana editoriale, 2009, 11 auteurs associés, 543 p.) et dirige actuellement un cycle de triples journées d'études consacré aux pratiques photographiques contemporaines de la montagne intitulé Le paysage (in)attendu. L'œil et la pratique. Sur le paysage photographique contemporain, elle vient de

publier « *Du pittoresque au vernaculaire. L'invention de présences* », in *La France en albums, actes du colloque de Cerisy en 2016, Philippe Antoine, Danièle Méaux, Jean-Pierre Montier (dir.) (Paris, Hermann, 2017).*

À partir de 1945, une partie des paysages figurés contemporains va être découverte dans le contre-modèle classique : celui du non-lieu, du lieu inesthétique qui était aussi une manière de renouveler un répertoire de motifs paysagers très établi dans la tradition artistique.

Dans cette représentation, les photographies peuvent contenir également une signification, une portée sociale, notamment lorsque les paysages produits correspondent à la monstration d'un phénomène historique et/social de délabrement, dévastation, désolation... (guerres, pauvreté, menaces environnementales, etc.).

Cette manière inédite de créer du paysage contemporain grâce à la photographie est ainsi venue compléter l'existence des visions traditionnelles du XIXe siècle – considéré par l'histoire de l'art comme un des grands siècles pour le genre paysage.

Dans sa 4ème et dernière édition (2018), Photo-London a ainsi « pu défendre autant les paysages pittoresques et romantiques du XIXe siècle, que les rues encombrées de Tokyo, que les rivages abîmés » (compte-rendu paru dans *Libération*, 19 mai 2018). Rejoignant les valorisations récentes entreprises en France (*Voyages pittoresque. Normandie*, 2009, *Paysage. Cosa Mentale*, 2013, *Paysage français*, Bnf, 2017), la foire londonienne montrait ainsi surtout à son tour un paysage contemporain à nouveau entré dans un moment de possible à rapprocher, « possible à repenser et possible à renouveler » (*op. cit.*).

C'est aux diverses manières de produire visuellement ces paysages – mission désormais le plus souvent confiée à la photographie – que nous souhaitons nous attacher dans cette communication, en particulier lorsque les auteurs tentent de transmettre un sentiment du paysage contemporain. À partir de ces œuvres très récentes, nous interrogerons les modes

visuels de création, la place laissée aux visions antérieures, à l'héritage traditionnel ..., ainsi qu'un autre impensable : l'omniprésence du tableau en photographie contemporaine. Nous reviendrons pour ce sur les choix qui s'offrent le plus généralement à l'auteur entre dépeindre le mal subi, les ravages (montrer), les transcrire en tableau classique (esthétiser), les traduire efficacement en symbole (symboliser), les transformer en récits (fictionnaliser)...

Lionel LASLAZ (MCF HDR en Géographie et Aménagement, Université Savoie Mont Blanc) « De la collecte de métal rouillé à la Loi Montagne 2. La parabole singulière des « installations obsolètes » dans les espaces protégés alpins français »

Lionel Laslaz est maître de conférences HDR en géographie et aménagement à l'Université Savoie Mont Blanc, UMR 5204 EDYTEM. Il travaille en géographie politique de l'environnement sur les conflits environnementaux, les politiques de protection et leurs conditions d'acceptation sociale.

- LASLAZ L., 2004, *Vanoise : 40 ans de Parc National ; bilan et perspectives*, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 434 p.
- LASLAZ L., 2007, *La Meije, un haut lieu alpin*, Editions Gap, 104 p.
- LASLAZ L., dir., 2007, *Pralognan, capitale de la Vanoise*, L'Edelweiss, 304 p.
- HERITIER S. & LASLAZ L., coord., 2008, *Les Parcs Nationaux dans le Monde. Protection, gestion et développement durable*, Ellipses, coll. « Carrefours », 328 p.
- LASLAZ L., GAUCHON C., DUVAL M. & HERITIER S., coord., 2010, *Espaces protégés, acceptation sociale et conflits environnementaux*, Collection EDYTEM, Cahiers de Géographie n°10, Actes du colloque de Chambéry (16-18 septembre 2009), 272 p.
- LASLAZ L. (dir.), DEPRAZ S., GUYOT S. et HERITIER S., 2012, *Atlas mondial des espaces protégés. Les sociétés face à la nature*, Autrement, coll. « Atlas-Monde », 96 p.

- LASLAZ L., GAUCHON C., DUVAL M. & HERITIER S., dir., 2014, *Les espaces protégés. Entre conflits et acceptation*, Belin, coll. « Mappemonde », 432 p.
- LASLAZ L. (coord.), GAUCHON C., PASQUET O., 2015, *Atlas Savoie Mont-Blanc. Au carrefour des Alpes, des territoires attractifs*, Autrement, coll. « Atlas-Monde », 96 p.
- LASLAZ L. (coord.), CADORET A., MILIAN J., à paraître 2019, *Atlas des espaces protégés en France. Des territoires en partage ?*, Publications scientifiques du Museum National d'Histoire Naturelle, coll. « Patrimoines naturels », 110 p.

Articles

- LASLAZ L., 2005, « La réforme des Parcs Nationaux entre rapport et débats ; interrogations sur l'évolution des emblèmes de la protection de l'environnement en France », *Revue de Géographie Alpine*, Tome 93, n°2, p. 111- 115.
- LASLAZ L., 2006, « Terre d'élevage ou « nature préservée » en zone centrale des parcs nationaux français des Alpes du Sud ? », *Méditerranée*, tome 107, n°3-4, p. 53-66.
- LASLAZ L., 2008, « Le chardon bleu, instrument de l'acceptation sociale dans les politiques des parcs nationaux alpins français ? », *Géographie et Cultures*, n°66, p. 27-44.
- HERITIER S., ARNAULD DE SARTRE X., LASLAZ L. et GUYOT S., 2009, « Fronts écologiques : dynamiques spatio-temporelles et dominations multi-scalaires. Proposition d'une grille de lecture des processus de colonisation écologique », *L'Espace politique*, n° 9, 2009-3, 20 p.
URL : <http://espacepolitique.revues.org/index1453.html>.
- LASLAZ L., 2009, « La collaboration environnementale transfrontalière, constituante d'un front écologique ? Limites et perspectives des mises en réseau des espaces protégés alpins », *L'Espace politique*, n° 9, 2009-3, 18 p.
URL : <http://espacepolitique.revues.org/index1439.html>.

- LASLAZ L., éd., 2010, dossier spécial « Parcs nationaux de montagne et construction territoriale des processus participatifs », *Revue de Géographie Alpine*, vol. 98, n°1. URL : <http://rga.revues.org/index1086.html>
- LASLAZ L., 2011, « Produisons du conflit, il restera toujours de l'acceptation. Tensions et concertations autour des chartes des parcs nationaux français », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, vol. 88 n°4, p. 387- 402.
- LASLAZ L., 2013, « « Renaturaliser » sans patrimonialiser. Bannir les « installations obsolètes » et les points noirs paysagers dans les espaces naturels protégés alpins », *L'Espace géographique*, 2013/4, tome 42, p. 354-369.
URL : <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2013-4-page-354.html>
- GIRAULT C. et LASLAZ L., 2015, « Le Parc national de Samaria (Montagnes Blanches, Crète). Des gorges entre défi de la fréquentation et empilement de protections », *Méditerranée, Varia*, mis en ligne le 18 septembre 2015, 27 p. URL : <http://mediterranee.revues.org/7275>
- DEPRAZ S. et LASLAZ L., 2017, "Conflicts, acceptance problems and participative policies in the National Parks of the French Alps", *Eco.Mont*, issue 9-1, p. 40-50.
URL : http://epub.oeaw.ac.at/0xc1aa500e_0x0034cb91.pdf
- LASLAZ L., 2017, « Jalons pour une géographie politique de l'environnement », *L'Espace Politique* [En ligne], 32 | 2017-2, mis en ligne le 14 septembre 2017. URL : <http://espacepolitique.revues.org/4344>.

Cette proposition relève de l'analyse des « paysages meurtris », voire « toxiques ». En travaillant déjà en 2003-2005 puis 2011-2013 sur les installations obsolètes dans les espaces protégés (et notamment les parcs nationaux) alpins français, nous avons évoqué l'apatrimonialisation et le bannissement des installations obsolètes. Celles-ci sont démontées de manière régulière depuis les années 1990 dans les espaces protégés susmentionnés, eux-mêmes élevés au rang d'espaces à haute valeur patrimoniale, qui se trouve en retour renfor-

cée par ces démantèlements. Nous avançons l'idée qu'à l'ère consensuelle du « tout patrimoine », ces opérations consistent pourtant en une dénégation patrimoniale et en une renaturation, censées répondre à des normes sociales (le « beau », le « pur », le non souillé, l'« esthétique »), normes dont les constructions sont hautement contestables. Elles ont leurs lieux, leurs bastions, leurs logiques fondamentalement spatiales que le géographe se doit de questionner. Depuis ces précédents travaux, ce démantèlement a pris un tel essor, et les associations de protection de l'environnement qui les animent un tel poids (Mountain Wilderness par exemple), que le législateur s'est saisi de leurs propositions en rendant le démantèlement obligatoire dans la loi montagne 2 (n° 2016-1888 du 28 décembre 2016, article 71) : il incombe désormais aux exploitants en cas d'inexploitation pendant cinq ans ; mais l'article se limite aux remontées mécaniques, ce qui ne suffit guère aux acteurs ayant porté ces campagnes de nettoyage. Ainsi, ces opérations se trouvent soumises à une triple rhétorique : le sauvetage des espaces protégés, qu'elles seraient censées assumer ; l'exemplarité de ces actions, sans que la légitimité pour les mener n'ait été posée ; l'épuration de la nature, sans que les valeurs qui sous-tendent cette dernière ne soient débattues. Comment des initiatives ponctuelles, isolées, associatives ont-elles pu, après une trentaine d'années de percolation, faire force de loi ? Comment les paysages produits par ces nettoyages façonnent-ils des paysages, non pas inhumains (puisqu'ils contenaient justement des artefacts), mais a-h mains, à savoir privés de toute référence à l'action anthropique ? Comment ces démantèlements soulignent-ils les rapports différenciés des groupes d'acteurs à « l'éthique environnementale » ? Au-delà du caractère a priori indiscutable de ces opérations de nettoyage, cette communication en questionnera le bien-fondé et la dimension politique.

Isabelle LE PAPE (Conservatrice des Bibliothèques, chargée de collections en littérature anglophone, Département Littérature et Art, Bibliothèque nationale de France, Paris) « *De*

la « city of mud » à London orbital : analyse des stratégies visuelles autour des paysages photographiques londoniens »

Conservatrice des bibliothèques à la Bibliothèque nationale de France, Isabelle Le Pape est chargée de collections en littérature anglophone au département Littérature et art. Docteur en Esthétique, technologie et sciences de l'art, ayant enseigné à l'Université de Paris VIII et à l'Institut régional d'art visuel de Fort-de-France, elle mène des recherches sur l'art et la littérature et a publié récemment :

« Baselitz, Beuys, Kiefer : trois artistes allemands contemporains face au souvenir de « l'heure zéro » (Sunde Null) », *Allemagne d'aujourd'hui*, n°224, avril-juin 2018, pp.148-158 ;

« Face à l'Histoire : postures de trois artistes allemands contemporains : Thomas Demand, Anselm Kiefer, Gerhard Richter », *Philologie im Netz*, Berlin, novembre 2017, pp. 115–135 <http://web.fu-berlin.de/phn/beiheft13/b13t07.pdf> ;

« Explorer les territoires des sans-abri : quels discours visuels ? », *Rappresentazioni artistiche e sociali della poverta*, Elisabetta Sibilio (dir.), Edizioni Universita di Cassino, 2017, pp. 255-269 ;

« Froides machines : de Carl Grossberg à Thomas Ruff », in *Figures de l'art*, Pau, Presses universitaire de Pau et des pays de l'Adour, 2016, pp. 179-190 <https://journals.openedition.org/lectures/22280> ;

« Trompeuses doublures : images et illusions dans la photographie allemande contemporaine », *L'image trompeuse*, sous la direction de Florence Bancaud, Presses universitaires de Provence, pp. 107-117 <https://hal-bnf.archives-ouvertes.fr/hal-01841993/document>

Elle est intervenue lors de colloques :

- *Contemporary literature in the Web archives : access at the Bibliothèque nationale de France*, Workshop 2 ("After the Digital Revolution"), Loughborough University, London, 25-26 janvier 2018

- *After the Digital Revolution: Bringing together archivists and scholars to preserve born-digital records and produce new knowledge*, John Rylands Library, Manchester, 14-15 septembre 2017 http://actions-recherche.bnf.fr/BnF/anirw3.nsf/IX01/A2017000066_after-the-digital-revolution-bringing-together-archivists-and-scholars-to-preserve-born-digital-records-and-produce-new-knowledge

- « Portraits photographiques et uniformes contemporains : distances et identités », 3ème Congrès suisse d'histoire de l'art, Bâle, session « L'art de la distinction : uniforme et identité dans le portrait du XVe au XXe siècle », 23-25 juin 2016

Dans *London Orbital* (2010), Iain Sinclair met en récit une exploration péri-urbaine le long de l'autoroute M25 qui cerne le Grand Londres avec un regard radical sur le paysage périphérique de la capitale, qu'il juge abandonné, voire méprisé. En collectant tracés topographiques, déambulations littéraires et recherche des traces mémorielles, l'écrivain anglais livre un regard socio-poétique sur le paysage des banlieues et ces lieux déshumanisés qui entourent un Londres qui n'en finit pas de s'étendre. Nous verrons comment ces descriptions sociologiques autour d'un paysage urbain en constante mutation peuvent être mises en regard avec les pérégrinations de Flora Tristan dans le Londres du XIXème siècle et ses jugements qui pointaient déjà l'état des paysages de l'East End, ses quartiers dévolus aux ouvriers, aux indigents et aux cheminées d'usine.

Mais au-delà de ces descriptions littéraires, qui s'inscrivent dans un regard historique sur les paysages péri-urbains, nous verrons comment l'image photographique contemporaine livre une description réaliste de ces lieux mal aimés au moyen de protocoles rigoureux, de cadrages soigneusement paramétrés et par une mise à distance donnant à voir des friches ou des bribes de vies capturées dans ces lieux inhabituels qui intéressaient déjà les peintres pré-raphaélites, amateurs de la « city of mud » et des abords dévastés de la Tamise.

À partir des analyses sur le paysage contemporain de Anne Cauquelin (*Le site et le paysage*, 2013), de Paul Ardenne (*Terre habitée : humain et urbain à l'ère de la mondialisation*, 2011)

et en suivant l'approche de Dominique Baqué sur le regard engagé de photographes contemporains (*Pour un nouvel art politique, de l'art contemporain au documentaire*, 2004), nous questionnerons la dénonciation des paysages inhumains par Dan Holdsworth (*A Machine for Living*, 1999-2000), qui souligne avec distance les aménagements absurdes d'une ville froide dans le contexte d'une crise sociale. Nous verrons, par exemple, comment Nancy Hellebrand explore ce paysage hostile aux humains de manière documentaire (*Londoners at Home*, 1974) ou comment Douglas Abuelo dénonce les conditions de vie des sans-abris à Londres (*Where They Sleep*, 2006). Mais de façon plus large, nous engagerons une réflexion sur les stratégies visuelles expérimentées par les photographes, qui amènent à penser le paysage urbain dans ses rapports avec notre manière de l'habiter, de le traverser, de le contempler ou de l'éviter.

Eileen GROTH LYON (Pr. Histoire, State University of New York at Fredonia) ***“The Paradoxical Landscape of the Dachau “Herb Garden”***

Eileen Groth Lyon received a B.A. summa cum laude in History from Central Connecticut State University. She was a Fulbright Scholar to the United Kingdom and received a M. Soc. Sc. in Economic and Social History from the University of Birmingham and a Ph.D. from the University of Cambridge. She is presently a professor of history at the State University of New York at Fredonia.

*Dr. Lyon is the author of *Politicians in the Pulpit* (Ashgate, 1999), co-editor of *The Human Tradition in Modern Britain* (Rowman and Littlefield, 2006), and author of several articles related to religion and politics in Britain. More recently, Dr. Lyon has been researching the experiences of Polish Catholics during the Nazi period.*

Fields of gladioli, primroses, marigolds, azaleas, and herbs extended to the northeast of the Dachau Concentration Camp. The rich array of plants and herbs belied the murderous nature of their cultivation. In 1938-1939, the vast expanse of poorly drained peaty soil had been brought under cultivation by hand following the cutting of an extensive trench system for drainage and the spreading of a layer of humus over the heavy marsh soil. This was accomplished entirely with the slave labor of Jews, Roma, and Sinti prisoners. The origin of this project may be found in the enthusiastic advocacy of a “natural lifestyle” and herbal medicines on the part of Oswald Pohl, director of the SS Main Economic and Administrative Office (WVHA), and Heinrich Himmler. The German Research Institute for Nutrition and Food (DVA) was established to develop a healthy and cheap diet for German soldiers and create independence from foreign medicines and spices. Once cultivation became possible, thousands of prisoners worked in all conditions and under the direction of brutal kapos to create one of the more successful SS businesses. Profits reached several hundred marks each year.

This paper will explore the objectives of the plantation, the cooperation of professor-prisoners who traded their scientific knowledge for survival, and the organization of resistance and mutual support among the prisoners. A steady stream of customers to the plantation shop not only provided profits for the SS but also opportunities for food, medicine, and other items to secretly pass into the camp on a regular basis.

Marie MIANOWSKI (Pr. Etudes irlandaises et littératures anglophones, Université Grenoble Alpes) *“The Spectral Traces of Irish Ghost Estates”*

Marie Mianowski is Professor of Anglophone Literature and Irish Studies at Grenoble Alpes University where she teaches contemporary literature in English, as well as literary translation. In 2012, she edited Irish Contemporary Landscapes in Literature and the Arts

(Palgrave Macmillan). She is the author of Post Celtic Tiger Landscapes in Irish Fiction (Routledge, 2016) including chapters on Kevin Barry, Dermot Bolger, Gerard Donovan, Anne Enright, Claire Kilroy, Colum McCann, Trisha McKinney, Danielle McLaughlin, Billy O'Callaghan, Donal Ryan and William Trevor. Her research focuses on the representations of space, place and landscape, migration and border issues in contemporary literature and the arts, especially the processes and representation of home making in contexts of displacement. She is also interested in the ways fiction and storytelling can foster empathy.

From the 1990s to the end of 2007, Ireland experienced an extraordinary period of economic growth called the « Celtic Tiger », a phrase coined after the Asian Tiger, an economic boom which had ended tragically in a bust a few years earlier. Over that period of time, the Irish economy experienced a similar boom as the Asian one, mostly because its economy relied on a speculative real estate bubble fuelled by tax incentives that were extremely attractive to foreign capital. Consequently, during the Celtic Tiger years, numerous infrastructures and hundreds of housing estates were built, while in the meantime, Irish society was deeply transformed (full employment, immigration, weaker influence of the Catholic church a more open and global society). At the end of 2007, a major crisis struck the financial sector and the Celtic Tiger boom went suddenly bust. One of the most visible consequences of the bust in the Irish landscape was the immediate interruption of hundreds of construction sites across the country. Those unfinished housing estates were called 'ghost estates' and looked like uninhabited empty shells, traces in the landscape of a haunting past and a future that was now impossible to imagine.

My talk will focus on the representations of those inhuman landscapes in Irish fiction published since the end of the Celtic Tiger. Those ghost estates can be said to be inhuman because they are deprived of human beings. They might also be read as inverted mirror images of the 19th-century ghost estates that were deprived of their inhabitants. What do those landscapes tell us of Irish society in the first decades of the 21st-century? What do they tell us of the way it imagines its future? What links can be drawn between those ghost estates, spectral traces of the Celtic Tiger, and the 19th-century ghost estates abandoned by

the wealthy Anglo-Irish landlords as they went to England after the land laws gave Irish people the rights to own the land on which they lived? While assessing the historical ties between ghost estates more than one century apart, we will also re-assess the notion of place in the perception and representation of the Irish landscape, especially in the light of Jeff Malpas' work on place and landscape (*The Place of Landscape*, MIT Press, 2011), to better understand the changes in Irish society today.

Valérie MORISSON (MCF Etudes Anglophones Université de Bourgogne, Dijon),
« *Errances, dissonances, résonances : entrelacs des espaces et du temps dans Vertigo (2015) de John Akomfrah* »

Valérie Morisson, Maître de Conférences en anglais à l'Université de Bourgogne, Dijon, est l'auteure d'une thèse portant sur l'art irlandais contemporain et ses rapports à l'identité nationale. Elle a publié plusieurs articles relatifs à la culture visuelle irlandaise (arts visuels, photographie et illustration, bande-dessinée) mettant en exergue le passage du nationalisme au postnationalisme culturel. Ses recherches sur la photographie contemporaine irlandaise et sur l'œuvre d'artistes féministes montrent que l'art et les pratiques artistiques interrogent l'histoire, la mémoire et les pouvoirs de l'image au sein de sociétés en constante mutation. Ses recherches actuelles se concentrent sur l'art contemporain, irlandais et britannique, et accordent une importance particulière au processus créatif.

Publications

2018

« *Pratiques de l'artboratoire : Les artistes en résidence à SymbioticA (Perth, Australia)* », *Miranda*, n° 16, 2018, <https://journals.openedition.org/miranda/11313>

“*Seán Hillen's Troubles : a long-censored satire of the conflict*” in A. Maillot, J. Bruen, J.P. Imbert (eds.), *Non-Violent Resistance, Irreverence in Irish Culture*, Oxford, Peter Lang, 2018, p. 103-122.

“*Costuming in Seán Keating's self-portraits: theatrical guise or political disguise?*”, *Etudes Irlandaises*, 43/1, numéro thématique : *Irish Self-portraits*, (dir. C. Serée-Chaussinand), 2018, <https://journals.openedition.org/etudesirlandaises/5520>.

2017

« Willie Doherty : une esthétique de l'écart », in Marc Smith et al. (dir.), *Sociétés face à la terreur*, Orbis, Tertius, Binges, 2018, p. 431-454.

« Them, Danny Treacy (Manchester, 1975-): stitching selflessness », *Etudes Britanniques Contemporaines*, 53, 2017, <https://ebc.revues.org/3724>

Le Cri dans les arts et la littérature, (dir.), Editions Universitaires de Dijon, 2017.

« Les toiles de Patrick Graham : traces d'un cri », dans Valérie Morisson, *Le Cri dans les arts et la littérature*, (dir.), Editions Universitaires de Dijon, 2017, p. 85-97.

2016

“Eoin O’Conaill’s photographic works”, dans Estelle Epinoux et Frank Healy, *Post Celtic Tiger Ireland, Exploring New Cultural Places*, Cambridge Scholars, 2016, pp. 105-125.

“Yinka Shonibare, MBE and Sartorial Parody: Costuming as Subversive Practice”, *Etudes Britanniques Contemporaines*, 51, LOL, 2007, <https://ebc.revues.org/3401>

“Contemporary performance art by Helena Walsh: embodiment as empowerment in an Irish context ”, *Revue Miroir*, n° 4, 2016, vol. 1, *Femmes de l’objet au sujet*, dir. Christine Dualé, pp. 132-155.

“Patrick Scott’s gold paintings, an art of reconciliation”, in Polysèmes, *Revue d’études intertextuelles et intermédiales*, n°15, 2016, *L’Or et l’art*, dir ; Catherine Delyfer, <http://polysemes.revues.org/906>

« Silence et mutisme dans les performances durationnelles d’Helena Walsh et Amanda Coogan », dans N. Pavéc et A. Boutang, *Le Silence dans les arts visuels*, Michel Houdiard, 2016.

“Poeitic adriftness in Ailbhe Ní Bhriain’s video art: dissolved points”, dans *Point, Dot, Period ... The Dynamics of Punctuation in Text and Image*, Cambridge Scholars, 2015.

« The Guise of Irishness: Irish Ethnographic and Folkloric Paintings from a European Perspective, 1880-1930 », *Revue Miroirs*, n°2, 2015, *Irlande : Identité et interculturalité / Ireland: Identity and Interculturality* (dir. Bairbre Ní Chiosáin et Charlotte Rault) <http://www.revuemiroirs.fr/larevue.html>

2015

“The visible and the invisible in photographic works by Patrick Hogan, Ailbhe Ní Bhriain and David Creedon”,

EBC, Etudes Britanniques Contemporaines, n°47, 2014, *The Imaginaries of Space* (dir. Julie Morère), <http://ebc.revues.org/1850>

“Photographic anthropological portraits in British scientific journals 1860-1930”, M.O. Bernez et M. Niemeyer (dir.), *revue Textimage* n°7 Printemps 2015, « Illustration et discours scientifiques », http://revue-textimage.com/11_illustration_science/morisson1.html

“Men of Aran : Strangers on the Fringe of Europe”, dans C. Dubois et V. Alayric (dir.) *The Foreignness of Foreigners*, Cambridge Scholars, 2015, pp. 125-147.

“Rewriting Irish History (1916-1921) in Popular Culture: Blood Upon the Rose (Dublin O’Brien Press, 2009) and At War with the Empire (Dublin, O’Brien Press, 2012) by Gerry Hunt”, dans

Seán Crosson (dir.), *Towards 2016: 1916 in Irish Literature, Culture & Society*, *Irish Studies in Europe*, vol. 6, Oct. 2015.

“Kira O’Reilly’s inter-species art: interrogating man’s animality”, dans J.M. Ganteau (dir.) *Ethics of Alterity*, Montpellier, Presses Universitaires de Méditerranée, 2015.

“Negotiating the scarred landscape of Ulster: Post-conflict photography in Northern Ireland”, dans N. Martinière et E. Espinoux (dir.), *Rewriting History*, Paris, Michel Houdiard Editeur, 2015, pp. 205-221.

2014

“Visual Representations of the Great Famine, 1845-2010”, *Revue Française de Civilisation Britannique*, vol. 19.02, Paris, 2014, pp. 173-194.

« David Godbold, *The Unreliable Narrator : hybridation et subversion* », dans Laurent Gerbier (dir.), *Hybridation, les rencontres du texte et de l’image*, collection Iconotextes, Presses Universitaires François Rabelais, 2014, pp. 117-132.

“From Hinde to Hillen: postcards and the issue of authenticity in popular culture”, dans Sylvie Mikowski (ed.), *Ireland and Popular Culture*, Oxford, Peter Lang, *Reimagining Ireland*, vol. 54, 2014, pp. 181-198.

« Circa : une aventure éditoriale au-delà des frontières », *Revue LISA*, e-journal, Volume XII - n°4, 2014, P.U. de Strasbourg, 2014, pp. 73-86.

« Modernisme et celticité: Les spectres excavés de Louis Le Brocquy », *Babel*, numéro thématique : *Les Nations celtiques et le monde contemporain*, Université du Sud - Toulon Var, n°27-VIII, 2013 (paru 2014), pp. 167-182.

2013

“A People’s Sense of Belonging: the Dislocation of the Ethnoscape”, *Canadian Journal of Irish Studies*, Special Issue, Culture and “Out of Placeness” in Post Celtic Tiger Ireland, 2008-2013, n°37, 1+2, 2011 (paru 2013), pp. 178-207.

« L’utopie touristique de John Hinde (1916-1998) : la photographie couleur entre fantasme et réalité », *Revue Pluridisciplinaire du Monde Anglophone*, *Revue Française de Civilisation Britannique*, n°30, Utopie, Ville et Paysage dans le Monde Anglophone (dir. Jacques Carré), 2013, pp. 126-138. <http://www.cercles.com/pasteach.html>

« David Godbold: un parodiste postmoderne », *Actes du Colloque de Paris Marne La Vallée, Arts et savoirs*, n°3, *L’Adaptation Comique*, février 2013, Textes réunis par Céline Bohnert, Adélaïde Jacquemard-Truc et Maud Pérez-Simon, *Revue en ligne du Centre de recherche LISAA (Littératures, Savoirs et Arts - EA 4120)*, Université Paris-Est/Marne-la-Vallée, ISSN 2258-093X.

2012

“Women’s art in Ireland and Poland 1970-2010: experiencing and experimenting on the body”, *Etudes Irlandaises*, numéro thématique, automne 2012, 37-2, pp. 81-96.

“Seán Hillen’s *Irelantis: the second life of parody*”, *revue Ranam* n°45, *Reprise, Recycling, Recuperating : Modes of Construction of Anglophone Culture* (dir. J-J Chardin), Université de Strasbourg, 2012, pp. 183-202. « L’autoportrait photographique féminin : une revendication

féministe en apparence... », dans *Mélody Jean-Ré (dir.), Le Genre à l'œuvre : représentation (vol.3)*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 117-134.

"Willie Doherty : troublesome portraits / schizoid identities", dans L. Lelourec and G. O'Keeffe-Vigneron (ed.), *Ireland and Victims*, Oxford, Peter Lang, Re-imagining Ireland series, 2012, pp. 241-258.

2011

« Histoire, histoire : Blood Upon the Rose de Gerry Hunt et Louis Riel, a Comic Strip Biography de Chester Brown », *Comicalités*, texte publié en Octobre 2011, <http://comicalites.revues.org/>

« Le sens de l'écart : la narration déconstruite dans les vidéos de Willie Doherty », *Cahiers de narratologie, Voix-off et narration cinématographique*, sous la direction de Christel Tallibert, n°20, 2011, <http://narratologie.revues.org/6292>

« Les Irlandais : le maillon manquant de la chaîne de l'évolution », dans Michel Prum et George Letissier (dir.), *L'Héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*, Paris, L'Harmattan, coll. Racisme et Eugénisme, 2011, pp. 133-144.

2010

« Représentation de la Famine dans l'art contemporain irlandais », dans S. Mikowski, *Histoire et mémoire en France et en Irlande - History and Memory in France and Ireland*, EPURE, Reims, 2010, pp. 137-160.

« Représentations picturales du martyr : une figure tutélaire de la rhétorique nationaliste en Irlande », dans G. Komur-Thillooy et A. Celle (dir.), *Le Discours du Nationalisme en Europe*, Editions L'Improviste, Paris, 2010, pp. 375-390.

"Mapping Ireland in the Age of Science", dans C. Delmas, C. Vandamme et D. Spalding-Andréolle, *Science and Empire in the Nineteenth Century*, Cambridge Scholars Press, 2010, pp. 25-42.

2009

« Déconstruction du discours politique de l'œuvre : un art post-nationaliste en Irlande », revue *Marges* n°9, numéro thématique *Irresponsabilité de l'art*, Paris, Été 2009, pp. 8-23.

"The Mysterious Bog People: archaeology and forensic fiction", dans *How Do the Media Represent Archaeology, What is at Stake ?*, sous la direction de Serge Lemaître, Editions des Musées Royaux de Belgique, Bruxelles, Novembre 2009, pp. 99-112.

« L'intemporel incarné : les corps des tourbières entre métaphore et littérature », *Etudes Irlandaises*, Presses Universitaires de Rennes, Printemps 2009, pp. 69-84.

2008

« Les photographies de Victor Sloan : l'histoire passée au crible », Presses Universitaires de l'Université de Savoie, Actes du Colloque *« La Surface : accidents et altérations »*, 10-11 Octobre 2008, Chambéry, juin 2010, pp. 243-258.

« Cartes et Toponymes dans l'art contemporain irlandais : détournements et dislocations », *Revue Textimage*, revue d'étude du dialogue texte - image, n°2, *Cartes et Plans*, Printemps 2008, <http://www.revue-textimage.com/>.

Artiste, cinéaste, écrivain et essayiste britannique d'origine ghanéenne, John Akomfrah a été maintes fois récompensé pour son travail inscrivant l'histoire et ses dystopies au cœur de paysages marqués tant par la mémoire douloureuse des migrations, des conquêtes et pillages des écosystèmes désormais pollués par les activités humaines que par les multiples représentations littéraires ou philosophiques qui cadrent notre regard sur la nature. Ses montages vidéographiques et installations polyptiques induisent une polyphonie visuelle et sonore qui initie un dialogue tant erratique qu'elliptique et entre le passé, le présent et le futur ainsi qu'entre des espaces pluriels mais tous également meurtris. Proche de Stuart Hall, Akomfrah déconstruit une certaine histoire, linéaire et dominante, pour nous livrer des fragments en apparence dissonants qui nous invitent à retisser des liens entre des catastrophes isolées et des paysages désenchantés. Ses œuvres juxtaposent archives photographiques ou filmiques en noir et blanc, images documentaires contemporaines et compositions de paysages imaginaires revisitant souvent le motif de la ruine. En utilisant des images d'archive, Akomfrah confère une résonance temporelle à ses témoignages et aborde le motif de l'éternel retour propre à interroger les instincts prédateurs de l'homme et son incurable anthropocentrisme. L'espace ainsi creusé porte la trace de catastrophes sociales et environnementales qui façonnent un nouvel imaginaire post-humain du lieu centré sur la catastrophe et la disparition. Dans *Vertigo Sea*, œuvre explorant sur la mer comme biotope, paysage culturel et lieu de pouvoir, la colonisation de l'Afrique, contre laquelle la famille de l'artiste a lutté, et celle du monde marin sont mises en parallèle. L'évocation de l'esclavage et des drames qui ont eu lieu en mer interpelle d'autant plus le spectateur contemporain qu'une voix-off lui rappelle le nombre de migrants morts noyés récemment. Le *Moby Dick* de Melville, entre autre, constitue un sous-texte évident qui interroge les schémas de prédation, les frontières de la civilisation et du monde dit sauvage, la liberté et l'asservissement. Les préoccupations postcoloniales et environnementales ou interspécistes de l'artiste émergent de manière poétique et dialogique sous la forme de vulnérabilités partagées. Navigant entre

l'indexicalité de l'image d'archive ou de la trace filmique documentaire et la subjectivité du montage ou de la composition de paysages parfois surréalistes, cette oeuvre constitue un dispositif artistique qui travaille la notion de récit et de représentation. Son auto-réflexivité interroge les rapports entre esthétisation du monde naturel –y compris sur le registre dystopique—et politique. Oscillant entre commémoration, nostalgie propre à notre génération anthropocène, et résistance, les montages et polyptiques d'Akomfrah fragmentent l'espace et le temps pour immerger le spectateur dans un flux perceptif qui permet de faire l'expérience (sensorielle et affective) des équilibres et déséquilibres, transactions, échanges et connexions d'un tout-monde, pour reprendre le terme cher à Edouard Glissant, vulnérable. C'est effectivement la portée poétique et politique de l'assemblage ou montage que nous souhaitons explorer en tant que proposition artistique singulière. La critique éco-poétique et biopolitique nous permettra de mieux saisir les enjeux des dispositifs.

Silvia PIREDDU (MCF English Language and Linguistics, Università di Torino, Italie)
« *From toxic to futuristic: miners and their landscape and the manipulation of heritage.* »

Silvia Pireddu received an MA in Modern Foreign Languages and Literature from Università degli Studi di Pavia (Italy) specialising in History of the English Language. She holds a PhD in English and American Cultures from IULM University, Milan and worked with post-doctoral grants at Università degli Studi di Pavia on issues related to culture, translation, and history of ideas. From 2005 to 2017 she has taught in seminars and courses about English at IULM and Università Cattolica del Sacro Cuore, Milan. At present, she is associate professor of English Language and Linguistics at Università di Torino. Her research interests include diachronic linguistics, translation and stylistics with special reference to the intersection of the theoretical principles and practical frameworks of literary texts, art, media and culture.

Edward Burtynsky describes his interest in mines as the symbolization of human power: “What this civilisation leaves in the wake of its progress may be the opened and emptied earth, but in performing these incursions we also participate in the unwitting creation of gigantic monuments to our way of life.”

Mines are one of the very first forms of human-related manipulation of the landscape along with agriculture itself: land and mines are both cultivated. Mine landscapes are vast, hollow, excavated architectures which man penetrate and walk. Mines are also underground sculptures meant to fulfill the technological needs of humans.

Accepted and sustained as indispensable to the prosperity of communities of workers, mines are noxious spaces. Once they are closed, no movement, no gesture, not even a trace of life is supposed to cross these places, yet, they resist as cornerstones of human history, shoved within a landscape. With time, they may be restored to the land and ‘discovered’ as a heritage site. Mines are aestheticised by being mediated or transmuted by some eco-critical discourse.

Photographs of mines, collieries and their landscape have been narrating a very significant part of British heritage since the 19th century. Collieries, in particular, are an example of a toxic environment which has been institutionalised as Museum, and often turned into a form of art. As a case in point, the paper will discuss two examples that can be contrasted to observe two moments in the aestheticisation process. First, a series of pictures by Patrick Ward exhibited as *The Less-Favoured Land* (2014) will glimpse into the lives of the mining communities during the 1960s to historicize the complex relationship between miners and their landscape using photographic narrative. Second, the aftermath of the mining industry as a post-industrial narrative will be observed in the work of Richard Jones *Energy+Notion* (2016) describing vast areas in Wales where coal mines are replaced by windmills: a transmutation of energy that has profoundly affected the identity of local communities. In both examples, the toxic act performed by humans is overcome by art: the photographic eye

questions the function of memory and the concept of heritage by foregrounding toxicity, as the realisation of the Sublime.

- Cammaer, G. (2009). "Edward Burtynsky's Manufactured Landscapes: The ethics and aesthetics of creating moving still images and stilling moving images of ecological disasters". *Environmental Communication*, 3(1), 121-130.
- Gatlin, J. (2015). "Toxic sublimity and the crisis of human perception: Rethinking aesthetic, documentary, and political appeals in contemporary wasteland photography" — *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 22(4), 717-741.
- Kane, C. (2018). "The Toxic Sublime: Landscape Photography and Data Visualization". *Theory, Culture & Society*, 35(3), 121–147.
- Orange, H. (Ed.). (2015). *Reanimating Industrial Spaces*. New York: Routledge.
- Peeples J. (2011), "Toxic Sublime: Imaging Contaminated Landscapes", *Environmental Communication*, 5:4, 373-392
- Price D. (2018) *Coal Cultures. Picturing Mining Landscapes and Communities*. London: Bloomsbury.
- Sables, D. (2017). "Industry, Heritage, the Media, and the Formation of a British National Cultural Memory". *International Journal of Historical Archaeology*, 21(4), 978-1010.
- <https://www.edwardburtynsky.com/>
- <https://theanthropocene.org/>
- <https://www.patrickwardphoto.com/index>
- <http://www.richardjonesphoto.com/energy notion-2/>

Conohar SCOTT (lecturer in photographic theory & practicing artist at the School of Film & Media, University of Lincoln, UK), *conférencier invité* “*Photographing (in)human landscapes*”

Dr. Conohar Scott is a lecturer in photographic theory and a practising artist at the School of Film & Media, University of Lincoln. Dr. Scott’s research interests concern the representation of environmental despoliation in photography, and the application of art as a tool for environmental advocacy. Dr. Scott is currently writing a monograph for Bloomsbury Press on the subject of 'Photography & Environmental Activism', which is part of the forthcoming series 'Photography, Place, Environment' series edited by Liz Wells. As part of his artistic practice, Dr. Scott founded Environmental Resistance (environmentalresistance.org), which is an artist-led collective comprised of specialists in environmental science, photography, translation studies, anthropology and graphic design. The purpose of the collective is to raise awareness of industrial pollution and advocate, in collaboration with communities, NGOs and activist networks, for environmental remediation. Dr. Scott is an external examiner for the Photography BA (Hons.) course at Edinburgh Napier University and is particularly interested in supervising PhD students who are interested in the intersections between photography, environmentalism, activism and environmental science.

Using examples from my own artistic practice, which is disseminated through the identity of the artist-led collective Environmental Resistance (www.environmentalresistance.org), I intend to question the dynamics of attraction and repulsion which lie at the heart of encountering images of environmental despoliation. I do so in order to come to a greater understanding of the limits and possibilities which photography offers when it comes to reifying environmental struggles and promoting the values of environmental citizenship. Along the way, I will ask what it is to gaze at a photograph of pollution or a despoiled landscape. I argue that the encounter is typified by the simultaneous experience of attraction and repulsion; attraction to the aesthetic qualities of the image, which are often at odds with an understanding of ‘the ugly subject’ of industrial pollution. Crucial to this dynamic is Andrei Pop’s (2014) analysis concerning the co-existence of beauty and ugliness within a singular object, which is Platonic in origin and owes much to Karl Rosenkranz, whose *Aesthetics of Ugliness* (2015) Pop has recently translated. Also important is the work of Mark Cousins

(1994) and Ben Campkin (2012) who argue that dirt is analogous to ugliness; a reading which owes much to Mary Douglas' spatial ethnography *Purity and Danger* (1966). Relating such qualities back to the art object, it is interesting to consider if images of environmental despoliation conform to Nicolas Bourriaud's notion of the Exform (2016) due to the subject matter addressed by the imagery – effluent, dirt & detritus, – which represent the obverse of the commodity as form. All of these points shall lead me to question the function of photography as an expression of environmental activism within the social sphere.

Aliette VENTEJOUX (Dr, PRCE (Professeur Certifié), Université Paris II Panthéon-Assas)

« *It was not a street anymore but a world, a time and space of falling ash and near night* »: *Paysages meurtris du 11 septembre 2001 dans la littérature américaine.*

Aliette Ventéjoux a soutenu sa thèse, « Écriture de la catastrophe : la littérature américaine après le 11 septembre 2001 », à l'Université Sorbonne-Nouvelle Paris 3, sous la direction de Madame Isabelle Alfandary. Sa recherche se concentre sur l'écriture de la catastrophe et du terrorisme dans la littérature américaine contemporaine, mais aussi sur leur impact dans la ville, et s'intéresse donc à la littérature post-11 septembre comme une littérature de l'urbanité. Aliette Ventéjoux est actuellement PRCE à l'université Paris II - Panthéon Assas. Son dernier article, « The Resounding Narrative of Catastrophe in Post-9/11 Literature », sera publié dans l'ouvrage English-Speaking Towns and Cities: Memoirs and Narratives aux PUSE courant 2019.

Au matin du 11 septembre 2001, et pour la première fois depuis les attaques de Pearl Harbour, les États-Unis sont frappés en plein cœur de leur territoire par des attentats terroristes. Outre la violence de ces attentats, une de leurs particularités vient également de leur caractère éminemment visuel et de leur diffusion à l'échelle mondiale. À New York, les

tours du World Trade Center sont détruites, et laissent une béance au cœur de Manhattan. À la suite de ces attentats et de leur impact sur le paysage urbain, il est donc légitime de se demander comment la littérature américaine s'intéresse au « paysage meurtri » que constitue ce Ground Zero, puisque c'est le lieu dont il est question la plupart du temps dans les romans de la littérature post-11 septembre. Cette communication se proposera donc de s'arrêter sur ce « paysage meurtri » new-yorkais si particulier. Il ne l'est en effet resté qu'un certain temps, avant de devenir un paysage que l'on pourrait qualifier de « paysage de mémoire », ou « paysage enseveli ».

Envisagé tout d'abord comme un paysage ravagé, comme le rappelle la citation de DeLillo choisie en titre, nous souhaiterions démontrer que certains auteurs emploient des stratégies de détournement, de décentrement ou d'évitement afin de ne pas trop s'attarder sur celui-ci et sur la ville blessée (Don DeLillo. *Falling Man*. New York: Scribner. 2007. 3). Se pose alors la question de savoir pourquoi (trauma trop récent ? peur de choquer ?) et de la manière dont les auteurs répondent à cette interrogation. Le roman *Sunset Park* de Paul Auster par exemple, s'ouvre sur une description des habitations abandonnées du sud de la Floride à la suite de la crise financière de 2008, mais sur lequel plane « l'ombre des tours mortes » (Cette expression vient de la traduction par Philippe Mikriammos du titre *In the Shadow of No Towers*.) . Ainsi, que le paysage de Ground Zero soit décrit directement ou indirectement, il apparaît comme essentiellement marqué par la catastrophe. Nous nous attarderons donc dans un premier temps sur l'évocation du paysage urbain après la catastrophe, puis sur les stratégies de décentrement parfois choisies. Pour finir, nous nous intéresserons à la métamorphose du paysage suite à la construction d'un mémorial, question également abordée dans la littérature post-11 septembre.

- Auster, Paul. *Sunset Park*. London: Faber & Faber. 2010.
- DeLillo, Don. *Falling Man*. New York: Scribner. 2007.
- Spiegelman, Art. *In the Shadow of No Towers*. New York: Pantheon. 2004.
- Waldman, Amy. *The Submission*. London: Windmill Books. 2012.

Nathanaël WADBLED (Chercheur associé à l'Université de Lorraine et Boursier de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah) « *Les lieux abandonnés d'Auschwitz. Quand l'imaginaire post-apocalyptique remplace la mémoire historique* »

Nathanaël Wadbled est chercheur associé à l'université de Lorraine et boursier de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. A côté de ses recherches sur l'expographe et l'expérience de visite du musée-mémorial d'Auschwitz-Birkenau, il s'intéresse également à l'expérience des lieux abandonnés et au tourisme de ruine.

Même s'ils ont en eux-mêmes un intérêt historique, les lieux abandonnés sont abstraits de leur histoire. Ils se présentent comme des ruines dont l'origine est vague plutôt que comme des traces documentaires du passé. C'est le cas des éléments de l'ancien camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau qui ne sont pas intégrés au musée-mémorial. Bien qu'ils soient culturellement importants dans la mesure où ils sont le cadre du récit de Primo Lévi *Si c'est un homme*, c'est en particulier le cas des restes du camps Auschwitz III, Monowitz-Buna. Ils composent un paysage différent de celui perçu par les nombreux visiteurs se rendant à Auschwitz. Ce sont des bâtiments laissés à l'abandon qui ne présentent aucune interprétation permettant à un éventuel visiteur de les reconnaître comme étant des monuments historiques. Ils ne se présentent pas comme étant les traces de l'horreur du camp nazi. La question se pose donc de l'expérience qui peut en être faite par un visiteur qui s'y aventurerait. Le percevrait-il comme un paysage inhumain ? Dans une perspective à la fois géographique et esthétique, cette communication se propose de comparer la manière dont se présentent les ruines des lieux abandonnés d'Auschwitz et celles qui sont intégrées dans le musée-mémorial, puis d'identifier à quelles représentations ou cadres culturels font écho les premières en confrontant des descriptions précises de lieux

à la manière dont sont représentées les ruines du monde industriel dans l'art moderne et contemporain.

Pour l'historien de l'art Alois Riegl, une trace du passé qui n'a pas été volontairement laissée comme monument commémoratif peut avoir deux valeurs : d'histoire et d'ancienneté. Dans la mesure où les lieux abandonnés ne font pas signe vers l'histoire du camp dont ils sont pourtant la trace, il faut chercher leur valeur au niveau de leur ancienneté. La valeur d'ancienneté se trouve pour Alois Riegl dans l'état de détérioration des ruines, indépendamment de toute connaissance de ce qu'elles ont été. Il s'agit de ce qui marque la réinscription des constructions humaines dans les cycles de la nature marqués par l'érosion et la production constante de nouvelles formes qu'elle permet. Il y a un enchevêtrement entre les constructions humaines et la nature s'opposant au milieu urbain caractérisé par une artificialisation croissante protégée de l'érosion du temps : la végétation s'y développe et des animaux y trouvent un habitat. Ces espaces échappent à l'homme qui les a pourtant façonnés. Leurs visiteurs y font l'expérience de la dynamique érosive de la nature. Ils sont en rupture avec la rationalité rassurante de l'espace quotidien. Ils invitent ainsi à une expérience de l'inquiétante étrangeté (*Das Unheimliche*) qui est celle à la fois de l'enchantement et de l'inquiétude. L'enchantement est celui du spectacle de la nature reprenant ses droits face à l'hybris humaine artificialisant le monde. L'érosion, la végétation et les animaux font apparaître des formes inattendues qui renvoient à une sorte de merveilleux. L'inquiétude est celle du constat à la fois du caractère périssable des constructions humaines et de l'impact écologique de l'artificialisation moderne. Ces ruines ne sont pas harmonieusement intégrées à la nature comme celles antiques et médiévales chères aux romantiques. Selon une esthétique post-apocalyptique, la nature est au milieu des ruines, et non les ruines au milieu de la nature. Il s'agit d'un paysage toxique où l'homme a détruit jusqu'à la possibilité du retour de la nature après qu'il s'en est retiré. Comme le site de Birkenau mais d'une manière toute différente, c'est un environnement dégradé où les hommes ne peuvent plus vivre.

Pierre WAT (Pr. Histoire et civilisations : histoire des mondes modernes, histoire du monde contemporain ; de l'art ; de la musique Université Paris I), *conférencier invité*

Sheila WHITTICK (Université Grenoble Alpes), « Environmental Genocide Australian Style »

Having retired from her position as senior lecturer in the Département d'Etudes Anglophones at Stendhal University, Grenoble 3, Sheila Collingwood-Whittick is now an independent researcher who continues to speak at conferences and publish her work on the (post)colonial literature and history of Australia. Her most recent essay on Settler Colonial Biopolitics will appear in the forthcoming special issue of American Indian Culture and Research Journal.

Australian 'landscapes', inhabited and conserved by their Indigenous peoples for more than 50,000 years, were utterly transformed by the arrival of British settlers. Alienated by the anxiogenic vastness and strangeness of spaces they had no means of understanding, newcomers to the continent embarked on the geno- and ecocidal project of rendering the landscape familiar (Collingwood-Whittick, Sheila, "Ways of Seeing Country: Colonial, Postcolonial and Indigenous Perceptions of the Australian Landscape," *Country Matters*, Special Issue of *LiNQ*, Literature in Northern Queensland, Vol. 35, (Dec. 2008), and "Colonial Capitalism's 'Disvaluation' of Indigenous Australians' Uncommon Wealth: Scholarly Analyses and Literary Representations," in *Uncommon Wealths in Postcolonial Fiction*. Leiden: Brill, 2018). Carved up, fenced off, cleared, re-filled with the biota of another continent, gutted, disfigured, plundered, polluted, destroyed and, for the most part, cleansed of their human

inhabitants, the landscapes that, post invasion, Aboriginal people now refer to as 'country' were thus dehumanized for those cultures who, as Deborah Bird Rose reminds us "talk about country in the same way that they would talk about a person: they speak to country, sing to country, visit country, worry about country, feel sorry for country, and long for country" (Rose, Deborah Bird. *Nourishing Terrains: Australian Aboriginal Views of Landscape and Wilderness*. Canberra: Australian Heritage Commission, 1996). Today, impervious to the outrage of Indigenous populations and non-Indigenous environmental activists alike, federal and state governments in Australia continue to adopt stances that are savagely detrimental both to Aboriginal well-being and to the nation's ecological health.

1. Building on Germaine Greer's assertion that the trashing of Australian landscapes is an expression of settler Australians' repressed knowledge that the country they call theirs actually "belongs to someone else" (*Whitefella Jump Up: The Shortest Way to Nationhood*. London: Profile, 2004) and 2. Drawing on research describing the practices of "nuclear colonialism" and "environmental genocide" in the North American context, I will argue that the systematic siting of toxic industrial plants and nuclear waste on Aboriginal homelands is just the latest example of the genocidal war settler Australia has been waging for almost two and a half centuries (Brook, Daniel, "Environmental Genocide: Native Americans and Toxic Waste," *The American Journal of Economics and Sociology*, Vol. 57, No. 1. Jan., 1998). For by creating the kind of inhuman landscapes produced by the extreme environmental violation on which it is engaged, settler Australia is, I suggest, pursuing its unending efforts to eliminate what it has always perceived as the delegitimising Aboriginal presence. Indeed, the consequences of Australia's aberrant environmental behaviour for Aboriginal communities living on their ancestral territories are starkly obvious. Either Indigenous people will sicken and die as a result of the deliberate toxification of their environment, or, having been forced to abandon the ancestral homelands that are the source of all meaning and value to them, they will undergo death by assimilation.

Chelsea L. WILKINSON (Doctorante, Peace Studies Program, Irish School of Ecumenics, Trinity College Dublin)- « *Defragmenting Landscapes - Separation Walls, Othering, and the Mobile Arts* »

Chelsea L. Wilkinson is currently a PhD candidate in the Peace Studies program at the Irish School of Ecumenics at Trinity College Dublin. Her research involves separation barriers, ethno-religious conflict, and conflict transformation through the expressive arts. She specializes in the Israeli-Palestinian conflict.

Border walls have re-emerged as a popular, yet controversial solution to today's rise of migration, refugee crises, and security threats posed by religiopolitical extremists. Research has found more than 51 international fortified borders have been erected around the world since World War II, nearly half of which appearing after the year 2000. This is also true for many intranational walls – walls that lie within national borders intended to separate a specific group from the rest of society. Ethno-sectarian separation walls have emerged in Israel-Palestine, Lebanon, Iraq, Northern Ireland, Slovakia, Slovenia, and the Czech Republic. They negatively shape landscapes both physically and symbolically by limiting intergroup interaction, especially visibility, which can intensify ignorance and/or fear of the “other.” Walling off a community can create an inhumane atmosphere, producing a cage-like environment that restricts mobility and access to resources while reinforcing cultural stigmas. Justifications for separation walls range from security measures to preventing daily disturbances (i.e. noise pollution), often blamed on the marginalized community. Most countries with such walls claim they are temporary solutions that can be removed should the targeted group rectify their behavior, which, if true, qualify these areas as transit landscapes. For example, during its history, the West Bank Barrier in Israel has undergone multiple modifications to existing portions in response to legal and human rights concerns, thereby

demonstrating its ephemeral potential. Intranational walls reconfigure landscapes by physically separating people based on culture, religion or race, literally splitting landscapes into multiple conflicting social spaces. Walls thus can artificially alter the relationship between people and their environment, acting as a daily reminder that they are unwanted members of a society that would prefer to exclude them entirely. Overall, separation walls can harm all communities involved by obstructing intergroup exposure, which can heighten “invisibility of the other,” perpetuate negative stereotypes, and jeopardize opportunities for peacebuilding. A possible step towards reconciliation could lie in the mobile arts, which could act as a bridge to reconnect estranged spaces. Engaging segregated groups with arts-based methods could challenge divisive stereotypes exacerbated by separation walls and hopefully reunify fragmented landscapes and peoples.